

MARIVAUX

Le romancier

Surtout illustre par ses comédies (cf. p. 44), MARIVAUX fut aussi un romancier de talent. Avec *Pharsamon ou les Folies amoureuses* (composé en 1712, publié en 1737) et *Les Aventures de*** ou les Effets surprenants de la Sympathie* (1713-1714), il parodie tout d'abord le roman précieux et romanesque; non sans se laisser prendre lui-même aux attraits du genre. *La Voiture embourbée* (1714) marque un progrès important dans le sens du réalisme et de la vérité, mais c'est seulement avec *La Vie de Marianne*, dont la publication s'échelonne de 1731 à 1741, et avec *Le Paysan parvenu* (1735-1736) que Marivaux affirme un talent original.

Les deux romans sont *inachevés*; une ancienne actrice devenue femme de lettres, Mme RICCOBONI, donnera une suite à *Marianne* en 1751; de même, dans les éditions posthumes, Jacob, le *paysan parvenu*, devra à un auteur anonyme de poursuivre son ascension sociale jusqu'au rang de fermier général seigneur de son village.

1. DU ROMAN PRÉCIEUX AU ROMAN DE MŒURS. On discerne dans ces deux ouvrages la persistance d'une *tradition précieuse*. Il plane un mystère romanesque sur la naissance de Marianne; la jeune fille connaît de nombreuses aventures et des fortunes très diverses. Le rythme est lent, le récit se perd dans d'innombrables méandres, dans mille subtilités psychologiques; sur l'intrigue principale se greffent des épisodes secondaires; soudain, un rebondissement inattendu réveille l'intérêt. Pourtant le milieu où évoluent les héros n'est pas un univers de convention: c'est la France du temps; les *traits de mœurs* sont *pris sur le vif*, et Marivaux dessine des *scènes de la vie parisienne* pittoresques et variées, parfois même franchement réalistes.

2. VÉRITÉ PSYCHOLOGIQUE. D'ailleurs la sympathie que Marivaux éprouve pour le romanesque se nuance visiblement d'une légère ironie, comme sa sympathie pour ses héros. Ce ne sont pas les péripéties qui intéressent l'auteur: la désinvolture avec laquelle il laisse ses romans inachevés suffirait à le prouver. L'intrigue de ses romans, comme celle de ses comédies, n'est qu'un prétexte à des *analyses psychologiques* pénétrantes et nuancées. Car Marivaux possède « *cet art de lire dans l'esprit des gens et de débrouiller leurs sentiments secrets* » dont il a doué son *paysan parvenu*. Ses personnages sont vivants, complexes, vrais. Joli garçon de dix-neuf ans, à la fois simple et malin, JACOB aura bientôt fait fortune à Paris, car les femmes mûrissantes le trouvent irrésistible! Exposée aux tentations de la capitale, MARIANNE en goûte vivement les séductions; elle reste vertueuse et sensible, mais la vie mondaine l'attire invinciblement (cf. ci-dessous). Ainsi *roman psychologique* et *roman de mœurs* se confondent dans l'œuvre de MARIVAUX.

Une délicatesse innée

Une orpheline de quinze ans se trouve seule à Paris, désemparée et sans argent, à la mort de ses protecteurs. Que va-t-elle devenir? La voici placée chez une marchande de linge. Mais avec ses goûts raffinés la pauvre MARIANNE n'est guère faite pour le négoce. MARIVAUX analyse avec beaucoup de subtilité ses impressions pénibles dans un milieu où tout la blesse, et le secret instinct qui oriente toutes ses aspirations vers la haute société. Le contraste est frappant entre le raffinement aristocratique de la jeune fille et la bonhomie cordiale, mais un peu vulgaire, de la lingère.

Cette marchande, il faut que je vous la nomme pour la facilité de l'histoire. Elle s'appelait Mme Dutour; c'était une veuve qui, je pense, n'avait pas plus de trente ans; une grosse réjouie qui, à vue d'œil, paraissait la meilleure femme du monde; aussi l'était-elle. Son domestique était composé d'un petit garçon de six ou sept ans, qui était son fils, d'une servante, et d'une nommée Mlle Toinon, sa fille de boutique.

Quand je serais tombée des nues, je n'aurais pas été plus étourdie que je l'étais ; les personnes qui ont du sentiment ¹ sont bien plus abattues que d'autres dans de certaines occasions, parce que tout ce qui leur arrive les pénètre ; il y a une
10 tristesse stupide ² qui les prend, et qui me prit : Mme Dutour fit de son mieux pour me tirer de cet état-là.

« Allons, Mademoiselle Marianne, me disait-elle (car elle avait demandé mon nom), vous êtes avec de bonnes gens, ne vous chagrinez point, j'aime qu'on soit gaie ; qu'avez-vous qui vous fâche ³ ? Est-ce que vous vous déplaitez ici ? Moi, dès que je vous ai vue, j'ai pris de l'amitié pour vous ; tenez, voilà Toinon, qui est une bonne enfant, faites connaissance ensemble. » Et c'était en soupant qu'elle me tenait ce discours, à quoi je ne répondais que par une inclinaison de tête et avec une physionomie dont la douceur remerciait sans que je parlasse ; quelquefois je m'encourageais ⁴ jusqu'à dire : « Vous avez bien de la bonté » ; mais, en vérité,
20 j'étais déplacée, et je n'étais pas faite pour être là. Je sentais, dans la franchise de cette femme-là, quelque chose de grossier qui me rebutait.

Je n'avais pourtant vécu encore qu'avec mon curé et sa sœur ⁵, et ce n'étaient pas des gens du monde, il s'en fallait bien ; mais je ne leur avais vu que des manières simples et non pas grossières : leurs discours étaient unis ⁶ et sensés ; d'honnêtes gens, vivant médiocrement, pouvaient parler comme ils parlaient, et je n'aurais rien imaginé de mieux, si je n'avais jamais vu autre chose : au lieu qu'avec ces gens-ci je n'étais pas contente, je leur trouvais un jargon, un ton brusque qui blessait ma délicatesse. Je me disais déjà que dans le monde il fallait qu'il y eût quelque chose qui valait mieux que cela ; je soupirais après, j'étais
30 triste d'être privée de ce mieux que je ne connaissais pas ⁷. Dites-moi d'où cela venait. Où est-ce que j'avais pris mes délicatesses ? Étaient-elles dans mon sang ? cela se pourrait bien ⁸. Venaient-elles du séjour que j'avais fait à Paris ? cela se pourrait encore. Il y a des âmes perçantes à qui il n'en faut pas beaucoup montrer pour les instruire, et qui sur le peu qu'elles voient soupçonnent tout d'un coup tout ce qu'elles pourraient voir ⁹.

La mienne avait le sentiment bien subtil, je vous assure, surtout dans les choses de sa vocation ¹⁰, comme était le monde. Je ne connaissais personne à Paris, je n'en avais vu que les rues, mais dans ces rues, il y avait des personnes de toute espèce ; il y avait des carrosses, et dans ces carrosses un monde qui m'était très
40 nouveau, mais point étranger ¹¹. Et sans doute il y avait en moi un goût naturel, qui n'attendait que ces objets-là pour s'y prendre ¹² ; de sorte que, quand je les voyais, c'était comme si j'avais rencontré ce que je cherchais.

Vous jugez bien qu'avec ces dispositions, Mme Dutour ne me convenait point, non plus que Mlle Toinon, qui était une grande fille qui se redressait toujours, et qui maniait sa toile avec tout le jugement et toute la décence ¹³ possibles ; elle y était tout entière, et son esprit ne passait pas son aune ¹⁴.

Pour moi, j'étais si gauche à ce métier-là, que je l'impatientais à tout moment. Il fallait voir de quel air elle me reprenait, avec quelle fierté de savoir elle corrigeait ma maladresse : et ce qui est plaisant, c'est que l'effet ordinaire de ces corrections,
50 c'était de me rendre encore plus maladroit, parce que j'en devenais plus dégoûtée ¹⁵.

— 1 Délicatesse et sensibilité. — 2 Qui rend muet, hébété. — 3 Afflige. — 4 Je faisais effort sur moi-même. — 5 Qui l'avaient recueillie. — 6 Simples. — 7 Noter la finesse de l'analyse. — 8 Enfant trouvée, Marianne est peut-être d'origine noble. — 9 Ne pourrait-on appliquer

la formule à Marivaux lui-même ? — 10 Pour lesquelles elle était faite. — 11 Préciser le sens de cette distinction. — 12 S'y attacher. — 13 Compétence (de la manière qui convenait). — 14 Commenter cette expression plaisante. — 15 Le trait vous paraît-il bien observé ?